

# Mon petit oiseau

Marie-Claire Reppel

Y fait noir, c'est flou. Je flotte. Mon corps, là en dessous, immobile, si lourd. Mes paupières, collées, sous des sacs de sables. Allez, lutte, faut revenir, faut les ouvrir. C'est trop dur, j'arrive pas. J'peux pas me réveiller. Allez ! Soulève-les, ces paupières. Aah ! C'est quoi ces éclairs sur cette poche plastique, au-dessus de ma tête, ça m'éblouit. Ça cogne dans mes tempes, ces bruits assourdis, ça résonne. Et ces lumières, là-bas, ces ombres ? De l'air, il me faut de l'air. Je suffoque.

Ça brûle dans ma gorge, ça déchire mes poumons. A l'aide ! Aucun son ne sort de ma bouche.

Ça tangué. Je sombre. Seule.

« Mon petit oiseau sur un Oranger. Mon petit oiseau, a pris sa volée »  
C'est ta ritournelle, Maman, j'aimais quand tu la chantais. Ta voix, elle me rassure.

« La branche était sèche, l'oiseau est tombé » Elle est bizarre, cette comptine, quand-même.

« L'oiseau est, à la volette, l'oiseau est, à la volette, l'oiseau est tombé »  
J'suis aspirée dans un trou sans fond, je chute. J'en peux plus. C'est quoi ce fil qui descend de la poche plastique ? Il pénètre dans mon coude ? Pouah, c'est horrible, cette nausée acide et salée qui inonde ma bouche. Mon bras, ce fil, ces barreaux, il est attaché ? Et mon autre bras, il faut que je le bouge. Du plomb. Essaie, plus fort. J'sens rien.

Essaie encore. Mon énergie, toute dans ma main. Concentre-toi, faut bouger. Le bout de mon index tressaute, à peine. Mon coeur bat dans mes pulpes. Mes doigts serrent une balle, invisible, elle les repousse. Ça lâche, je glisse.

« L'oiseau est, à la volette, l'oiseau est, à la volette, l'oiseau est tombé ».

Où est-ce que je suis ? Qu'est-ce que je fais là ? A l'aide ! Ma langue, mes lèvres, paralysées ?

Je suis où ? J'ai mal. Partout. Ça fait trop mal. « Mon petit oiseau, où t'es-tu blessé ? »

Un séisme dans mon ventre. Lacéré. Mon bébé, où est mon bébé ? Je glisse ma main entre les draps, lentement, si lentement. Elle rampe, une limace. Tous ces plis, des obstacles insurmontables. Vas-y. Je butte sur ma hanche, un Himalaya. Ma main dégringole. Ho-hisse. Voilà, j'ai réussi. Mais... C'est quoi ces couches de pansements ? Mon ventre, tout flasque. Vide. Et dur, serré sur l'absence. Mon bébé, où est mon bébé ? « La branche était sèche, l'oiseau est tombé »

Un flash, l'échographie : moi, couchée sur la table d'examen, de côté, mon ventre en ogive, énorme. Les va-et-vient de mon regard entre les pointillés noir et blanc de l'écran parasité, et le visage crispé du gynéco. « Votre bébé, il est trop petit, il grandit plus ».

Ses paroles burinent mon cerveau.

Prise de tension, trop élevée. Prescriptions, analyses de sang, d'urines.

« On se revoit dès que vous avez les résultats ».

« Mon petit oiseau, où t'es-tu blessé ? »

SIG. Sur le dossier, à l'envers, je l'ai vu écrire SIG. Et il a claqué le dossier, sans un mot.

« Les feuilles ont, à la volette, les feuilles ont, à la volette, les feuilles ont volé ».

SIG ? Ces lettres tournent dans ma tête, à nouveau. J'ai cherché à comprendre, SIG syndrome de ? « Surveillance Intensive de Grossesse ? » C'était ça que ça voulait dire ? SIG. J'ai la tête qui tourne. « L'oiseau s'est blessé ».

Ce soir-là, les déchirures dans mon crâne, mes yeux, mon ventre, et les vomissements, incoercibles. M'suis effondrée, à même le sol. Mon mari m'a trainée jusqu'au canapé. M'laisse pas.

Le téléphone, la sirène, la lumière bleue clignotante, le Samu. Et plus rien. « L'oiseau est tombé ».

« Je m'suis cassé l'aile et tordu le pied ».

J'ai mal. Mon bébé, où est mon bébé ? « Mon petit bébé, es-tu tombé ? »

Un gémissement tord mes entrailles, enserre mes poumons, sans pouvoir sortir. Le bip strident de l'alarme hurle mon cri. Des bruits de pas... Quelqu'un vient ? La porte chuinte sur le lino, et mes tympans. Un flot de lumière. Ma tête bascule. Qui est là ? Une ombre s'approche. Je hurle, rien qu'un vagissement, faiblard « Mon bébé » ?

Le velours d'une main sur mon front, la tiédeur d'une paume sur mon bras, un murmure tendre. C'est doux, mon corps s'abandonne. « Mon petit oiseau, je vais te soigner ».

Des échos, si loin. Ma nuque crispée, mon visage tendu pour attraper les mots. « Toxémie gravidique... petit bébé... couveuse...ça va aller... »

J'inspire chaque mot, je déglutis, ça bloque, je débloque. J'ai mal. J'comprends rien.

« Vous voulez voir votre bébé ? »

Je hoche ma tête, elle tient pas. Ballante, comme celle d'un nourrisson.

Ils amènent un fauteuil roulant, me soulèvent, à deux, j'arrive même pas à les aider. Ce long couloir qui n'en finit pas, il est si loin, mon

bébé ? Et là, derrière les lourdes portes battantes, sous les lumières blafardes, une coque vitrée. Des scops, des patchs partout. Un micro-bébé, translucide. Des sparadraps barrent son visage, des tuyaux rentrent dans son nez, dilatent son thorax, squelettique. Y peut pas respirer, j'étouffe. Ses bras, ses jambes, on dirait des baguettes prêtes à casser. Sa main, elle est microscopique, toute fermée. Il souffre. C'est pas mon bébé. Il est trop petit. Y ressemble à personne. Ils l'ont échangé, c'est sûr, ils se sont trompés de bébé.

Où est mon bébé ? Comment ils l'ont sorti ? Je l'ai même pas vu ? Ils l'ont mis où ?

— Vous pouvez rentrer votre main, là, par la petite lucarne. Vous voulez le toucher ?

Ma main tremble. Soutenue, elle rentre dans la fente. Ce poing fermé, serré, plus petite que mon pouce. Je le frôle. Une décharge, je retire ma main. Tremblante.

— C'est quoi, son prénom, Madame ?

— Son prénom ? Je... J'sais plus... Ma...Ma... Mes lèvres, muettes.

— Maxime.

Cette voix ? Chaude, solide. Cette caresse dans mon dos, cette odeur de musc. Mon homme ! Il se penche, m'enlace, m'embrasse, tendrement.

— Mathieu ? Mathieu ! Une larme gonfle mes paupières. Y reste enfermée.

— Votre bébé va beaucoup mieux. On va pouvoir arrêter quelques instants la surveillance et l'oxygène. Vous voulez le prendre dans vos bras, Madame ?

Dans mes bras ? « L'oiseau est tombé » Tétanisée, je secoue la tête. Vertige, envie de vomir.

Mon homme me cale au fond du fauteuil. Doucement, fermement. Ses mains immenses soulèvent le petit oiseau. Elles vont le casser. Y faut pas. « Non ! » Mon cri me fait sursauter.

— Ça va, Madame ? Ça va aller. Vous voulez retourner dans votre chambre, vous reposer ?

Poings serrés, je m'agrippe aux accoudoirs. Non.

— T'inquiète mon amour, je vais faire le bain de notre petit Maxime. Regarde, il tient mon doigt.

« Pourquoi il s'occupe de ce bébé tout fripé ? On voit toutes ses os, c'est horrible. Son ventre, y va exploser. Ses pieds, y sont tout petits, et presque aussi grands que ses cuisses. Pourquoi il s'occupe de ce bébé ? J'veux qu'il s'occupe de moi. J'ai besoin de lui, moi, et il s'occupe de cette petite chose qui gigote. Attention, y va tomber « Mon petit oiseau... »

Mon corps s'arque-boute, mains tendues en avant. Mon mari dépose une serviette enroulée au creux de mes bras. Elle est moelleuse, fleure la lavande. J'aime ce parfum de soleil. J'ai lavé et parfumé toutes les petites affaires de notre bébé pour l'envelopper de chaleur et de bonheur. Au milieu des replis, une tête minuscule, plus petite que mon poing. Elle fouisse. Mes seins se tendent.

Ses yeux s'ouvrent. Des billes noires, mouillées, aimantées. Il me regarde ?

« Mon petit oiseau... Mon petit bébé »

— Oui, c'est notre Maxime. Il est petit, mais il est fort, je le sens. Il va bien grandir, tu vas voir.

— Maa-Xime. Son nom coule de mes lèvres, c'est du lait.

Sa tête se tend, quelle force ! Ses lèvres remuent, suçotent... le vide.

— Vous voulez l'allaiter, Madame ?

Je hoche la tête. Affirmative, cette fois.

La jeune puér nous love ensemble dans un grand cousin moelleux.

« Mon petit oiseau, voici ta becquée »

Il redresse sa tête vers moi. Il est vraiment fort. Ses lèvres fouissent, embrassent mon mamelon, l'embrase. Il m'aspire, goulument. Lui sait, il me connaît... Je m'écoule en lui.

« Mon petit bébé, voici ta becquée »

La larme retenue ruisselle sur ma joue, mon sein et perle au bord de ses lèvres.

« Mon petit oiseau, voici ta becquée. »

Je le contemple, mon oiseau. Duvet doré, comme son père. Doigts longs et fins, peut-être un futur pianiste. La sonate au clair de lune nous a tant bercés. Je m'abandonne à l'instant. Vidée. Heureuse.

Mon mari me ramène dans la chambre. Il m'enlace, je sombre dans ses bras de Morphée.

Je l'entends murmurer « à demain ».

— Me laisse pas...

— Je reviens demain, mon amour. Il me berce, je me laisse glisser.

La sonnerie du clair de lune résonne. Je rêve ? Non, c'est mon portable.

— Allô, mon poussin, c'est maman.

— Maman... Tu es mamie, tu sais.

— Oui, ma chérie. Mathieu me l'a dit. Comment tu vas ?

— Ça a été très dur. Tellement dur. J'ai cru mourir. Maxime, il est minuscule, il pèse 1 kilo 940. Même pas 2 kilos, tu te rends compte ?

— Toi aussi t'étais un tout petit bébé, mon canari. Tu pesais 1 kilo 800.

— Pourquoi ? Tu m'as jamais dit pourquoi.

— Ça été difficile aussi. Mais je sais pas si c'est le moment d'en parler.

— Le moment ? Le bon moment, c'est jamais, en fait. J'ai besoin de savoir, maman. Mon bébé, si petit, j'ai eu du mal, c'est comme si c'était pas le mien, c'est terrible. Rien ressentir pour son bébé. Ne pas le connaître, ne pas le reconnaître. Terrible. Dis-moi. J'ai besoin de comprendre.

—Tu as raison... J'aurais dû te parler bien plus tôt. Juste avant toi, j'ai perdu un bébé. A huit mois de grossesse. Il bougeait plus. Mort, comme ça, on sait pas pourquoi, son cœur s'est arrêté.

—...

—Maman ?

—Enceinte de toi, j'étais tellement angoissée. Toute la grossesse, j'ai vomi. Mes nuits hantées n'étaient que cauchemars. A huit mois, j'ai eu un accident de voiture. Idiot. Je sais toujours pas ce qui s'est passé. En tort à 100% a dit l'assurance. Le choc a déclenché l'accouchement. Tu es née juste avant le terme de l'interruption de ma première grossesse. J'ai toujours pensé que c'était ma faute, en tort, à 100%, a dit l'assurance. J'ai parfois encore des cauchemars affreux. Je suis baignée de sang, je me réveille dégoulinante, en sueurs. Sang pour sang. Dans mes angoisses, chiffres et mots s'emmêlent. Ils clignent en spirales, m'engloutissent. J'ai tout fait pour te protéger, pour réparer, j'ai pas su. Pardon, mon petit oiseau.

— Mon petit oiseau ? Maman, cette comptine, tu la chantais tout le temps. Elle tournait en boucle dans ma tête quand je me suis réveillée de la césarienne. Elle est bizarre, non ?

L'oiseau est tombé... Tombé du nid, tombé trop tôt...

— Oh, ma chérie.

— J'suis pas bien, je te laisse.

« Me laisse pas » Ritournelle sempiternelle adressée à ma mère. Je la laisse, me sens abandonnée, abandonne... Je sais plus. Je m'effondre, épuisée.

Toc toc toc tooc. Une musique ? Un craquement ? Je sursaute. Ça frappe à la porte ?

Je rassemble mes jambes et mes draps, balaie mes cheveux moites qui dégoulinent sur mes yeux, et m'aveuglent.

Toc toc toc tooc.

— Oui ? Mon souffle est court, serré. A peine audible.

La porte s'entrebâille sur une jeune femme blonde. Léger sourire, visage doux.

— Bonjour Madame, je ne vous dérange pas ? Je suis la psychologue de la maternité. L'équipe a dû vous parler de mon passage. Ça va là pour vous ?

— Hum... (Ah non pas ça, je veux pas parler.)

— Je peux revenir plus tard si vous le souhaitez. Je vous laisse ma carte, vous avez mon téléphone.

—Oui, s'il vous plaît, plus tard, quand Macime...

—Oui ?

— ...

—Maxime ? C'est le prénom de votre petit garçon ?

—Oui.... Mais j'ai dit Ma-cime...

—Qu'est-ce que vous voulez dire ?

—La cime, l'arbre. Il a quitté le nid trop tôt, trop petit. « L'oiseau est tombé »... Comme dans la comptine que ma mère me chantait.

—Oui...

—Ma mère. Je viens de raccrocher avec elle.

—Vous avez « raccroché » ? avec elle...

—Ma mère, elle a perdu un bébé juste avant moi, presque à terme. Ces angoisses, les siennes, les miennes, je sais plus. Tout se mélange.

—Peut-être aussi les angoisses que vous avez ressenties, vous, petite fille.

—Vous savez mon bébé quand je l'ai vu, j'ai pensé « C'est pas le mien, il est trop petit. Trop petit »

J'ai eu peur. Peur de le toucher, peur de le casser. De le tordre. Je l'ai à peine effleuré, j'ai retiré ma main, aussitôt. Je pouvais pas. Je suis pas une bonne mère, j'saurais pas m'occuper de...

—Maxime. C'est le prénom que vous avez choisi pour votre bébé ?



—Oui. Il est tout petit. Mais il est fort, son père l'a dit. Et c'est vrai, il tête fort.

—Vous l'avez allaité ?

—Oui. Il m'a regardé, fort aussi. Ça m'a fait pleurer.

—Beaucoup d'émotions.

—C'est comme si lui me reconnaissait. Mais moi, je l'ai pas senti naître, c'est pas moi qui l'ai mis au monde, on me l'a arraché... j'ai pas su l'accueillir...

—Pas su ?

—J'ai pas pu le tenir dans mes bras.

—Pas pu.

—Comment je pourrais être sa maman ? Je pas pu le protéger. Ma mère, elle, elle me protégeait... Trop, elle me couvait, elle avait peur dès que je sortais, peur que je quitte son nid...

—Pas pu le protéger ? Trop protégée ?

—Je sais pas. Peut-être les deux.

—Hum, hum.

Cet acquiescement, si doux, me rejoint. Je prends appui sur mes coudes, tente de me redresser. La jeune femme s'approche, me soutient, calle les oreillers dans mon dos.

—Est-ce que je peux voir Mon bébé ?

## L'auteure

Chercher à ça-voir, ouïr et jouir, au cœur et au creux des mots.

Quêter l'essence de l'autre, du monde et de soi.

Quérir et chérir la Rencontre.

S'éveiller, s'émerveiller, encore et en corps.

Dans mon travail d'écoute de pédo-psychiatre, et dans mon chemin d'écriture, ce sont ces désirs qui pulsent.